

et qui resteront longtemps gravés on nos âmes.

Notre Société semble évidemment participer à cette vigueur, à cette vitalité dont la nature nous offre partout l'exemple en ce moment. En effet après les deux belles séances dont nous avons dit un mot, elle conviait ses membres, dimanche soir, pour leur faire goûter les charmes d'une belle et pathétique éloquence. M. L.-A. Olivier qui s'était chargé des frais de cette séance, devait nous parler des zouaves canadiens.

Certes toutes les pages de notre his-toires sont belles et fécondes en enseignements; dans chacune d'elles, l'orateur, comme l'écrivain et le poète, peut trouver tout ce qui est nécessaire pour échauffer sa verve, exciter son enthousiasme, car toutes portent ce cachet de grandeur morale, seule source véritablement féconde où puisse s'inspirer l'éloquence. Pourtant parmi tant de pages glorieuses, il en est qui semblent revêtir un éclat tout particulier, et sur lesquels on aime à arrêter ses regards; de ce nombre est celle que M. Olivier nous a mise sous les yeux dimanche soir.

On croit généralement qu'il est facile à l'éloquence de faire vibrer la corde patriotique, sous prétexte qu'il lui suffit pour cela de se revêtir de mots sonores, de phrases à effets, d'épithètes ronflantes, d'apostrophes pathétiques, *ei que sais-je* encore. C'est une erreur. Un sujet national est toujours difficile à traiter, parce qu'on le juge plus sévèrement qu'un autre. L'orgueil patriotique aime à entourer d'une auréole de gloire et de grandeur les hauts faits et les grands hommes dont s'honore une nation, et c'est déjà beaucoup pour celui qui vient nous parler de ces héros et de ces actions mémorables, que de ne rien enlever à la richesse et à l'éclat de cette auréole. Or envisagé à ce point de vue, le sujet traité par M. Olivier offrait des difficultés, par cela surtout qu'il nous rendait exigeants. Le zouave canadien, quel nom béni et cher à nos cœurs! Comment ne pas se sentir ému en rappelant les souvenirs encore récents mais si glorieux qui se rattachent à ce nom? Aussi pour trouver des accents dignes d'un si beau nom, de si belles actions, il faut savoir les comprendre, il faut surtout pouvoir mettre en œuvre tout ce que l'éloquence a de grand en pensées, en sentiments, en délicatesses, en éclat, et aussi en expressions; en un mot il faut posséder le secret de l'art. Nous aurons fait l'éloge de M. Olivier si nous disons qu'il a été à la hauteur de son sujet, et a su le traiter avec toute la perfection qu'il exigeait. Son éloquence tour à tour grave, vive, entraînant, pathétique, relevée, a parfaitement su s'adapter aux exigences du développement; elle était de plus très bien nourrie de pensées nobles et vraies, de considérations justes et élevées, de sentiments vifs et délicats, un style pur, correct, au besoin vigoureux et passionné, un ton à la fois sérieux et digne, un coloris sagement distribué, donnaient à ce travail une forme attrayante.

Aussi inutile de dire qu'il a été écouté avec le plus grand intérêt et chaleureusement applaudi. Malheureusement, l'auditoire n'était pas assez nombreux. C'est une chose déplorable à constater, mais il régnait, chez quelques membres de notre Société une apathie, une indifférence dont on a peine à se rendre compte. On n'a pas le courage de sacrifier une récréation par semaine, une partie de croquet ou de balle, ou ce qui pis est, une conversation insignifiante et banale, pour aller encourager les louables efforts d'un confrère, et surtout pour profiter tout en s'intéressant, d'un travail sérieux et préparé avec soin. *Le jeu avant tout*; telle semble être la devise de quelques-uns; l'intelligence, ils la mettent au second rang. Hélas! il viendra pourtant un jour où il faudra effacer cette devise si peu rationnelle, et alors peut-être on voudra ne l'avoir jamais inscrite sur son drapeau. Puissent ces regrets ne pas arriver trop tard.

La neige.

(Suite.)

Le vieillard s'arrêta; les larmes débordaient de ses yeux. Je n'osais presque plus l'interroger, je tremblais d'en trop apprendre, mais je ne pouvais plus rester dans le doute.

— Quel était son régiment, demandai-je?

— Le 3e voltigeurs.

— Au nom du ciel, comment vous nommez-vous donc?

— Moi?... Dumestre.

— Ce nom me souffrait.

— On ne vous l'a donc pas dit, ajoutai-je? On m'appelle ici M. Philippe; ce n'est que mon nom de baptême... Mais qu'avez-vous, Monsieur? Vous êtes tout pâle. Vous vous trouvez mal?

Je fis appel à toute mon énergie. Un subit éblouissement m'avait saisi, cependant je me levai.

— Excusez-moi, balbutiai-je. J'ai pris part à l'affreuse campagne dont vous parlez, et chaque fois qu'on me la rappelle...

— Mon Dieu!... auriez-vous connu mon fils?

Non!... non, je vous jure... Mais ces souvenirs sont si horribles... Encore une fois, pardonnez-moi; je n'ai besoin que d'un peu d'air, de solitude...

Je sortis brusquement, le laissant tout étonné. Une fois dehors, je me mis à courir, sans savoir où j'allais, dans les allées d'un petit jardin qui s'étendait, couvert de neige, derrière la maison.

— Est-ce possible? me disais-je à voix haute. Le hasard, ou la Providence, me fait tomber chez les parents du malheureux que j'ai tué! Il n'y a pas à douter... Ce portrait, ce nom de Pierre Dumestre... c'est lui, c'est bien lui. Et rien ne m'a avverti! Et je n'ai pas eu le moindre presentiment en franchissant le seuil de leur porte, moi..., moi, leur assassin! Mais que faire?... Que feras-tu maintenant?... Tout, tout doit donc te rap-

peler toujours cet affreux moment?... Et cette neige qui m'entoure, cette neige qui me poursuit partout comme le témoin de mon crime!...

Un banc se trouvait devant moi, je m'y assis accablé, les yeux fermés. En cet instant, mes idées de suicide, que le temps avait éloignées, me revinrent. Je me demandai si je ne devais pas faire justice de moi-même. L'avenir m'apparaissait d'ailleurs si misérable que la mort eût été pour moi une bien douce délivrance. Tout alors m'abandonnait, la conscience de ma force et de ma jeunesse, mon amour de la science, l'espérance d'expier une heure, une minute de folie criminelle, l'affection de ma famille, de mes amis, tout disparaissait, tout s'effondrait en moi. Je me sentais entraîné sans espoir dans un abîme insondable... J'allais défaillir, quand j'entendis des pas craquer sur la neige, j'ouvris les yeux, une ombre se dressait devant moi... Je poussai un cri de terreur... C'était M. Dumestre.

— Qu'avez-vous donc, mon cher Monsieur? Etes-vous malade?

— Non... non, laissez-moi!

— Moi, vous laisser? Hélas! j'ai trop besoin de vous. Venez, rentrons; mon fils vous demande.

— Votre fils?... Ah! monsieur Jacques! Oui, vous avez raison.

Et je me dirigeai rapidement vers la maison, en répétant: "C'est vrai... c'est vrai, ils ont besoin de moi," m'attachant à cette idée, comme l'homme qui se noie se cramponne à la main qu'on lui tend.

Je trouvai le malade un peu mieux, calme et plongé dans un demi-sommeil à peine agité. Les remèdes étaient arrivés de la ville; je les appliquai, puis, rassurant les parents de Jacques, je déclarai que je veillerais seul, et j'exigeai que tout le monde allât se reposer.

Conditions de ce Journal.

L'Abeille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abeille.

Agents: à la petite salle, M. T. Morcier chez les externes, M. S. Jolicœur et C. Couet; à St-Anne, M. G. Goudreau; à Sorel, M. O. Beland; à Nicolet, M. F. Cormier; à St-Thérèse, M. J. Lord; à Chicoutimi, M. E. Gagnon; à St-Hyacinthe, M. A. Guartin; à L. nouski, M. J. Rioux; à l'Assomption, M. A. Marsolot; au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.